

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	144 (1999)
Heft:	12
Artikel:	Interrogatoires des prisonniers de guerre allemands par l'armée de terre américaine pendant la Seconde Guerre mondiale
Autor:	Huguenin, Henry
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-348774

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Interrogatoires des prisonniers de guerre allemands par l'Armée de terre américaine pendant la Seconde Guerre mondiale

■ Maj Henry Huguenin¹

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'interrogatoire systématique des prisonniers de guerre allemands était considérée par l'Armée de terre des Etats-Unis d'Amérique comme devant faire partie du renseignement tactique et stratégique. Dans ce but, un centre de formation, *Military Intelligence Training center* (MITC), fut créé dans le Maryland, non loin de Washington, où de futurs interrogateurs (*Prisoner of war interrogators*), qui devaient maîtriser la langue allemande, suivaient un cours de deux mois pour apprendre à fond l'organisation, les structures, l'armement, les grades et les insignes de la Wehrmacht (Waffen-SS comprise) d'une part, et la méthode d'interroger un prisonnier (*PW*), dans le but d'obtenir de lui des renseignements ayant une valeur militaire immédiate ou potentielle.

Une des règles était, par exemple de ne jamais poser au PW une question à laquelle il pouvait répondre par un «oui» ou un «non» (*Never ask a leading question*). On expliquait par ailleurs aux élèves qu'un prisonnier de guerre a le droit de refuser de décliner davanta-

ge que son nom, son grade et son numéro matricule, conformément aux Conventions de Genève.

Un «Suisse» dans l'armée américaine

Après avoir fait entre l'été 1942 et mars 1943 mes écoles de recrues (*Basic training*) et de sous-officiers (caporal) ainsi que l'Ecole d'infanterie de Fort Benning (Géorgie), puis commandé une section de jeunes recrues dans le nord de l'Etat de New York, j'étais sélectionné – suite à une demande de ma part de servir en Europe – pour le 10^e cours de la *German Section* du Centre. Cela s'est passé principalement dans des salles de classe avec beaucoup d'audiovisuel, mais il y avait aussi des exercices dans le terrain, certains, pour nous maintenir en forme. Ayant passé les examens finaux et placé en *stand-by* pour le front italien, je devenais à mon tour et, pendant à nouveau environ deux mois, enseignant au Centre, mon sujet était la Wehrmacht.

Enfin, arrivé par *Troopship* au Maroc en décembre 1943, avec un groupe d'interrogateurs et d'autres *Combat Intelligence Officers*, et de là par

train à Alger, je recevais mes ordres de marche (ou plutôt de vol) auprès du *Allied Force Headquarters* (AFHQ). Le général Eisenhower, pressenti pour «Overlord», venait d'être remplacé par le général britannique Maitland Wilson comme commandant suprême «Méditerranée». Quelques jours plus tard je me trouvais à Naples, puis à Caserta, dans l'immense château du XVIII^e siècle de feu les rois Bourbon du royaume des Deux-Siciles, où le quartier-général de la 5^e Armée américaine du général Mark Clark s'était installée après la chute de Naples. De là je devais me rendre au QG de la célèbre 3^e division d'infanterie de l'armée régulière des USA (le «Roc de la Marne» de Château-Thierry en 1918), qui était au repos et au rééquipement après avoir repoussé les Allemands au-delà de la rivière Volturno et jusqu'à Mignano, aux approches de Cassino.

J'étais attribué à son 15^e régiment d'infanterie, dont le chef du renseignement (S-2) me reçut avec une indifférence due peut-être à la fatigue après les durs combats depuis le débarquement de Salerne, mais probablement aussi parce que la nature de ces combats marqués par l'avance plutôt que par des

¹ «Premier lieutenant», capitaine en octobre 1944, major en 1946 (Allemagne), adjoint du chef du 2^e Bureau de la 3^e division, rédacteur de l'historique de la division pendant sa mission d'occupation, Henry Huguenin, double national suisse et américain, a servi dans l'Armée de terre américaine. Il vit actuellement dans la région genevoise.

combats défensifs rendait l'interrogation des PG moins opportune. Cela allait bientôt changer...

En effet, la 3^e division allait se trouver engagée dans les semaines suivantes, aux côtés de la 1^{re} division britannique et quelques unités de type Commandos, dans une terrible bataille qui allait durer quatre mois, du 22 janvier au 23 mai 1944, avant de libérer Rome, au prix de pertes très lourdes (près de 10000 hommes pour la seule 3^e division, en tués, blessés et disparus, sans compter les malades), le 5 juin, à la veille du débarquement en Normandie.

Anzio et Nettuno

L'opération «SHINGLE», le débarquement-surprise nocturne à Anzio et sur la plage de la petite station balnéaire voisine, Nettuno, au sud de Rome, avait pour but principal d'obliger les divisions aguerries du maréchal Kesselring d'abandonner Monte Cassino, obstacle redoutable sur la route menant de Naples à Rome et, seulement en second lieu, de chasser les Allemands de la Ville éternelle occupée par eux après la chute du Duce et la défection de l'allié italien. Le débarquement, soigneusement préparé dans la baie de Salerne mais effectué avec seulement deux divisions, au lieu des quatre initialement prévues, réussit parfaitement, ceci avec des pertes initiales pas trop importantes, causées surtout par des mines.

Mais – cela s'est avéré tragique – ce succès n'étant pas



L'auteur en 1944-1945.

exploité avec la rapidité nécessaire, en raison d'un excès de prudence du général commandant le VI^e corps d'armée américain, a permis aux Allemands d'occuper dans les 48 heures le massif des Colli Laziali qui domine la plaine côtière, ainsi que deux petites villes à cheval sur la route nationale menant de Rome à Naples par la côte, qu'il aurait fallu saisir tout de suite. Pas question donc pour Kesselring de se retirer de son bastion de Cassino, alors que la force américano-britannique était bloquée dans les marais Pontins seulement partiellement asséchés. Beaucoup plus faible numériquement que son adversaire, elle était menacée de destruction, comme ordonné (*Führerbefehl*) par Hitler, lequel voulait frapper un grand coup et décourager ainsi les Alliés de tenter un débarquement sur les côtes françaises.

En sautant dans la mer à quelques mètres de la plage de Nettuno avec le Staff du 15^e régiment, à l'aube du 22 janvier, je portais sur moi, en plus d'un

fusil léger pour l'autodéfense et mon revolver de service, le petit manuel rouge contenant une liste des divisions allemandes, avec leur armement estimé, leurs commandants et leurs insignes.

A vrai dire je ne l'ai que rarement consulté avant d'interroger un prisonnier, parce que j'avais beaucoup mémorisé et que tout changeait assez vite, surtout les hommes. Dans ma fonction au régiment j'étais assisté par un sergent capable et expérimenté, qui savait aussi interroger, et par un jeune caporal chauffeur de jeep, homme à tout faire très débrouillard. Les deux autres régiments de la division, le 7^e et le 30^e, avaient, eux aussi, leur *IPW-Team*; en plus étaient attachés au 2^e Bureau (*G-2*) de la division deux officiers interrogateurs (premier-lieutenant ou capitaine), un *Order of Battle Officer*, un *Photo Interpreter* pour l'étude, à l'aide d'instruments optiques spéciaux, de photographies aériennes prises par l'aviation. Il y avait en plus en Italie un officier parlant italien pour les contacts, sporadiques mais parfois très utiles, avec la Résistance italienne qui opérait derrière les lignes allemandes. Quant à la population civile prise entre deux feux, elle devait être évacuée par la Marine sur Naples, ce qui ne fut pas une mince affaire et causa beaucoup de larmes.

Les premiers prisonniers...

Nos premiers prisonniers, surpris dans la pinède derrière la plage – quelques-uns en py-

jama –, n'étaient pas très intéressants, car appartenant à une unité de gardes-côte sans armement lourd. Mais, avec les premiers affrontements à quelque 2-3 km au-delà de la plage, cela devenait rapidement plus excitant, vu l'arrivée en face de nous d'éléments de la puissante *Hermann Goering Panzergrenadier Division*, grande unité avec laquelle notre 3^e division avait déjà fait ample connaissance en Sicile, en été 1943. C'est grâce aux interrogatoires de quelques *PG*, effectués dans une petite maison située dans la plaine et occupée encore par une jeune et jolie maîtresse d'école terrifiée (elle fut très vite rassurée au moins sur notre comportement), que nous pûmes identifier la *HG* et, peu de temps après, la 26^e blindée. L'examen du *Soldbuch* que chaque soldat allemand portait sur lui facilitait les identifications d'unités, quand le prisonnier ne voulait pas parler.

Pendant les dix premiers jours d'une bataille particulièrement violente dans le secteur britannique où se trouvait la route principale menant au petit port d'Anzio, absolument vital pour notre approvisionnement et cible, la nuit, de deux énormes canons allemands sur rail qui se cachaient le jour dans les bois de la montagne, la tâche principale des interrogateurs était l'identification des unités ennemis (très hétéroclites initialement) et, bien sûr, l'obtention de renseignements sur leurs effectifs et leur armement. Je transmettais les renseignements obtenus à mon S-2,

désormais moins indifférent à mon égard, et leurs intentions, soit verbalement par téléphone (dont les lignes posées à même le sol étaient très souvent déchirées par des obus ennemis), soit par écrit en style télégramme sur une petite machine à écrire *Gouvernement issue*, d'où l'expression *GI* pour le soldat américain. Ces renseignements étaient aussi étudiés par le chef du G-2 de la division, ce qui me valut de devenir son chef *Interrogator*, fonction principale mais pas unique, que j'allais exercer jusqu'à la fin de la guerre en Europe. Mes derniers *PGs*, longuement interrogés le 4 mai 1945 et avec un résultat type *Fringe benefit* inattendu à la veille de notre entrée à Berchtesgaden, seront deux neveux de Goering, l'un major de la Luftwaffe et l'autre capitaine de l'Armée de terre (*Heer*).

...Quelques semaines plus tard

Le *Beachhead* d'Anzio mesurait, après quelques semaines et les farouches tentatives de destruction par la 14^e Armée du général von Mackensen avec ses 2 corps d'armée et ses 7 divisions, un périmètre d'environ 25 km et une profondeur de 8-10 km. Qu'il me soit permis ici de rendre hommage, après plus de cinquante ans, à l'infanterie britannique et américaine de première ligne, laquelle résistait héroïquement et, la plupart du temps, dans des conditions de terrain et de météo épouvantables aux assauts des divisions

allemandes qui voulaient nous flanquer à la mer.

De nouvelles unités apparaissaient en face de nous; notre corps d'armée recevait de son côté des renforts, dont une division blindée, toujours débarqués par la Marine, l'identification et la connaissance des effectifs et de la puissance de feu gardaient toute leur importance, car la situation devenait de plus en plus menaçante. Aussi n'oublierai-je jamais la nuit noire – cela devait être au tout début février – quand notre énergique et très professionnel commandant, le général O'Daniel², m'ordonna de le rejoindre dans sa caravane au PC avancé, afin que je lui fasse rapport sur ce que j'avais appris des derniers prisonniers. Rien de très rassurant, hélas ! La probabilité de l'arrivée d'une nouvelle division dans notre secteur, si ma mémoire est bonne... Pour rejoindre le PC avancé, je devais rouler environ 1 km, seul au volant de ma jeep, avec de tout petits feux et sur une route sur laquelle l'artillerie ennemie tirait régulièrement. J'avoue avoir eu peur mais, à l'aube, je pus rejoindre mon poste et mon équipe.

Environ 1600 soldats et officiers allemands avaient été faits prisonniers dans le secteur de la 3^e division, près de 3000 entre le *Breakout* du 23 mai et notre entrée dans Rome le 5 juin. Entre son débarquement au Maroc en novembre 1942 et la prise de Salsburg et de Berchtesgaden (4-5 mai 1945), la division a «récolté» quelque

²O'Daniel succède au général Truscott qui, lui-même, avait remplacé le général Lucas, «fatigué» à la tête du VI^e corps en pleine crise.

170000 prisonniers de guerre, l'écrasante majorité étant des Allemands, mais il y avait aussi des PG italiens lors de la campagne de Sicile. Elle en fit plus de 100000 rien qu'en Allemagne, entre le 15 mars et la capitulation. Pas question de les interroger quand, à l'approche de la fin, ils se rendaient par dizaines de milliers, le problème étant de les évacuer vers l'arrière.

Captures et interrogatoires

A l'exception des grandes attaques allemandes et des contre-attaques alliées, le front était relativement statique, avec d'occasionnelles pauses dues à l'épuisement réciproque. C'était alors le plus souvent après de très dangereuses patrouilles nocturnes que nos hommes ramaient un ou plusieurs *Landser*. Les prisonniers étaient normalement identifiés au bataillon et soumis à un premier interrogatoire par un de mes camarades au régiment. Il me l'envoyait ensuite pour être mis un peu plus sur le gril, s'il semblait prometteur, puis ramené à ce qu'on appelait la *Division cage*. A Anzio et ailleurs en général, quelques fils barbelés dans un champ.

Initialement je m'étais installé avec ma petite équipe et quelques *Military Police* dans une ferme cossue. Malheureusement, elle se trouvait à une bifurcation «stratégique» et près d'un pont reconstruit par nos *Division Engineers*, excellente troupe du génie. Ce lieu attirait inévitablement le feu de l'artillerie allemande; c'est ain-



Quelques prisonniers allemands...

si qu'un de nos caporaux fut tué par un obus à l'intérieur de l'immeuble.

Nos interrogatoires étaient souvent interrompus ou conduits à plat ventre dans la cave (il n'y avait plus de vin, hélas), la peur de nos «clients» n'étant généralement pas inférieure à la nôtre, par exemple quand un des rares avions de la Luftwaffe faisait une apparition nocturne et lâchait ses bombes au hasard. Lors de la grande offensive allemande des 16-18 février, notre ferme subit un tir intense qui causa un spectacle incendie et blessa mortellement un cheval...

Il fut donc décidé d'opérer un repli vers un endroit un peu moins exposé et de construire – avec l'aide de quelques prisonniers – un abri offrant, il est vrai, une protection toute relative près d'une batterie de nos 105 mm. Le printemps arrivant, j'interrogeais souvent, quand il ne pleuvait pas, mes prisonniers, assis dans ma jeep et en prenant des notes. J'étais aidé par un sergent chevronné de la *Military Police* qui faisait le tri des PG, quand ils étaient

nombreux, et m'aménait ceux dont il estimait qu'ils pourraient m'intéresser. Nous interrogions en principe tous les officiers, les *Feldwebel*, souvent d'autres sous-officiers et de simples soldats.

Les officiers refusaient en général de parler, invoquant les Conventions de Genève, mais il y avait des exceptions. Je n'ai jamais été témoin de mauvais traitements infligés à un prisonnier, mais d'occasionnelles brutalités se limitant en général à une paire de claques administrées par un *MP*, quand un prisonnier était particulièrement arrogant, ce qui arrivait, mais plutôt rarement. Nous n'acceptions pas le «Heil Hitler» et le bras étendu; mais exigeions le salut militaire. Le ton des interrogatoires était *stramm*, mais pas méprisant, parfois un peu sarcastique.

Si donc nous respections l'essentiel des Conventions de Genève, nous disposions de moyens psychologiques pour intimider un certain type de PG et pour délier la langue de ceux qui étaient encore sous le choc du combat et de la capture. Il y

avait aussi des prisonniers qui parlaient spontanément – parfois trop –, soit pour se rendre intéressants ou se soulager émotionnellement, soit dans l'espoir d'obtenir des faveurs durant la captivité, soit parce qu'ils supportaient mal leur condition de conscrits involontaires. Je citerai parmi ces derniers les *Volksdeutsche* de la Haute-Silésie devenue polonaise en 1919 mais annexée par Hitler, vingt ans plus tard. Quoique d'ethnie germanique, tous ces gens n'étaient pas nazis, et certains n'hésitaient pas à montrer, sur nos cartes détaillées, l'emplacement d'une batterie ou d'un PC. Nous devions cependant toujours être sur nos gardes et nous méfier d'un faux renseignement, soit qu'un PG ait voulu nous induire en erreur, soit qu'il ait fantasmé. Un *Cross-checking* s'imposait donc.

Les interrogatoires constituaient à Anzio une source importante de renseignements tactiques, parfois stratégiques, reconnue comme telle par nos commandants. En raison principalement de mauvaises conditions météorologiques, la photographie aérienne n'était pas possible et moins «intime» que le contact physique avec le prisonnier. Les renseignements obtenus au niveau des régiments et des divisions étaient forcément fragmentaires; ils constituaient une sorte de puzzle, dont il appartenait aux spécialistes des échelons supérieurs de joindre les pièces. Même à notre échelon, nous apprenions pas mal de choses sur la situation en Allemagne, le moral de la population et de la troupe. Très nombreux étaient

nos PGS qui avouaient avoir conscience de l'inévitable défaite du Reich face à l'écrasante supériorité matérielle des Alliés.

J'ai le souvenir de quelques conversations très révélatrices avec un petit nombre d'officiers allemands de grade supérieur, dont quelques-uns étaient, à mon avis, d'authentiques antinazis, dans un ou deux cas pour des raisons religieuses ou éthiques. Tous se sentaient pourtant liés, malgré eux, par le serment du soldat prêté au Führer et donc incapables de trahir. Nous les respections pour cela. Lorsque l'un ou l'autre nous disait, qu'après avoir vaincu l'Allemagne hitlérienne, nos armées devaient se jeter sur l'Union soviétique et écraser son régime communiste, nous les invitions à la «boucler», Américains et Britanniques n'ayant pas l'habitude de trahir leurs alliés, nonobstant leur régime et contrairement à ce que leur Führer avait fait un certain 22 juin 1941.

Après un quinzaine à Rome, «garnison» un brin cérémonieuse et au cours de laquelle j'assurais une sympathique liaison avec une unité française du



... d'autres sur un camion.

Corps expéditionnaire du général Juin, la 3^e division retournait dans la région de Naples, cette fois-ci par voie de terre et en passant par Cassino, ville totalement détruite, encore pleine de champ de mines et de cadavres, pour se préparer à une nouvelle mission encore «Top-secret»: le débarquement en Provence, le 15 août 1944, avec deux autres divisions du VI^e corps d'armée.

Provence, Alsace...

Sur la plage de Cavalaire, les premiers prisonniers que l'on m'amenaient étaient des Russes et des Ukrainiens de l'*«armée»* du général anti-soviétique Wlassow. Moi-même, je ne savais pas le russe: les interrogatoires étaient brefs. Il y avait aussi des Allemands qui, à Brignoles en particulier, cherchaient à freiner notre avance sur Aix-en-Provence, mais pas de comparaison avec Anzio! Heureusement pour nous...

Plus loin, dans les Vosges et dans la «poche» de Colmar, les Allemands se battront bien, et certains interrogatoires seront utiles. En Allemagne, une fois le Rhin traversé près de Worms, mes fonctions changeront. Je m'occuperai davantage de la mise en place dans les villes occupées d'administrations civiles placées sous le Gouvernement militaire américain (G-5). Nous rencontrerons très peu de résistance, l'Allemagne étant à bout de souffle et le gros de la population rencontrée pendant notre rapide avance semblant soulagé de la fin du cauchemar.

H. H.